

Le Flow de la Mer - Textes

Eff. 1 – Abdellatif Laâbi (Maroc)

3 poèmes

1. Les tueurs sont à l'affût

Mère, ma superbe
mon imprudente
Toi qui t'apprêtes à me mettre au monde
De grâce, ne me donne pas de nom
Car les tueurs sont à l'affût

Mère, fais que ma peau
soit d'une couleur neutre
Les tueurs sont à l'affût

Mère, ne parle pas devant moi
Je risque d'apprendre ta langue
et les tueurs sont à l'affût

Mère, cache-toi quand tu pries
laisse-moi à l'écart de ta foi
Les tueurs sont à l'affût

Mère, libre à toi d'être pauvre
mais ne me jette pas dans la rue
Les tueurs sont à l'affût

Ah mère, si tu pouvais t'abstenir
attendre des jours meilleurs
pour me mettre au monde
Qui sait
Mon premier cri
ferait ma joie et la tienne
Je bondirais alors dans la lumière
comme une offrande de la vie à la vie

2. Dans mon réduit (ou Rêves)

Dans mon réduit
je me suis amusé à ranger
mes idées
à faire le tri dans mes rêves
En voici quelques-uns
que j'ai d'abord hésité à garder :

Jouer à la roulette en compagnie de Dostoïevski

Aimer sans que le désir y soit pour quelque chose

Me réveiller un jour parlant toutes les langues du monde

Avoir des ailes, pas pour voler, juste comme parure

Voir G. W. Bush traduit devant un tribunal international de justice

Libérer les arbres de leur immobilité

Écrire un premier livre

Acquérir une toque d'invisibilité

Faire une apparition au mariage de mon arrière-arrière-petite-fille ou petit-fils

Découvrir la source du mal

Jouer à la perfection de la cithare

Rester assis seul dans le désert sept jours et sept nuits durant

Boire, ce qui s'appelle boire, sans fumer

Serrer la main de Nazim Hikmet

Pêcher à la ligne les poèmes des peuples disparus

Faire pousser un magnolia dans le jardin de la maison que je n'ai pas eue

Attendre à la porte de l'école la dernière de mes filles nées et la raccompagner à la maison

Traduire *Dieu et moi* de Jacqueline Harpman et en faire un best-seller dans le monde musulman

Dire à ma mère, de son vivant : Je t'aime

Extraire les balles qui ont troué le corps de Che Guevara, refermer ses blessures, lui caresser le front et lui murmurer en toute confiance : Lève-toi et marche !

Persuader Sisyphe qu'il a été victime d'une erreur judiciaire

Faire aboyer le mot chien (n'en déplaît au poète ami)

3. Je vous laisse maintenant

Je vous laisse maintenant
et je vous laisse
la dernière maison
Je ne vous dirai rien
de là où je vais
ni pour combien de temps
N'oubliez pas le pire
mais ne vous bercez pas trop
d'illusions
Pensez à moi comme si j'étais
dans la chambre d'à côté
marchant sur la pointe des pieds
pour ne pas déranger
m'abstenant de manger
pour éviter les sorties
dormant de jour
pour veiller sur vos nuits
écrivant sur les murs
pour les maintenir écartés
et m'assurer de la bulle d'air
dont on a besoin
dans n'importe quelle vie
Oubliez-moi un peu
et surtout ne me plaignez pas
Rien ne dit qu'il s'agisse
d'un terme
ou d'un prélude
Rien dans tout cela
ne s'oppose à l'amour

Je vous laisse maintenant
D'autres messages suivront

Eff. 2 – Issa Makhlouf (Liban)

Partir

Nous partons pour nous éloigner du lieu qui nous a vu naître et voir l'autre versant du matin. Nous partons à la recherche de nos naissances improbables. Pour compléter nos alphabets. Pour charger l'adieu de promesses. Pour aller aussi loin que l'horizon, déchirant nos destins, éparpillant leurs pages avant de tomber, quelquefois, sur notre propre histoire dans d'autres livres.

Nous partons vers des destinées inconnues. Pour dire à ceux que nous avons croisés que nous reviendrons vers eux et que nous refferons connaissance. Nous partons pour apprendre la langue des arbres qui, eux, ne partent guère. Pour lustrer le tintement des cloches dans les vallées saintes. À la recherche de dieux plus miséricordieux. Pour retirer aux étrangers le masque de l'exil. Pour confier aux passants que nous sommes, nous aussi, des passants, et que notre séjour est éphémère dans la mémoire et dans l'oubli. Loin des mères qui allument les cierges et réduisent la couche du temps à chaque fois qu'elles lèvent les mains vers le ciel.

Nous partons pour ne pas voir vieillir nos parents et ne pas lire leurs jours sur leur visage. Nous partons dans la distraction de vies gaspillées d'avance. Nous partons pour annoncer à ceux que nous aimons que nous aimons toujours, que notre émerveillement est plus fort que la distance et que les exils sont aussi doux et frais que les patries. Nous partons pour que, de retour chez nous un jour, nous nous rendions compte que nous sommes des exilés de nature, partout où nous sommes.

Nous partons pour abolir la nuance entre air et air, eau et eau, ciel et enfer. Riant du temps, nous contemplons désormais l'immensité. Devant nous, comme des enfants dissipés, les vagues sautillent pendant que la mer file entre deux bateaux. L'un en partance, l'autre en papier dans la main d'un petit.

Nous partons comme les clowns qui s'en vont de village en village, emmenant les animaux qui donnent aux enfants leur première leçon d'ennui. Nous partons pour tromper la mort, la laissant nous poursuivre de lieu en lieu. Et nous continueront de faire ainsi jusqu'à nous perdre, jusqu'à ne plus nous retrouver nous-mêmes là où nous allons, afin que jamais personne ne nous retrouve.

Eff. 3 – Maram al-Masri (Syrie)

3 poèmes

1. Quand parlent les armes

Reposez-vous car c'est moi
qui prépare votre avenir

Je le prépare avec
beaucoup de discrétion
vous pouvez me faire confiance
et si vous en doutez
alors l'histoire vous rappellera
tous mes loyaux services

Ne me sous-estimez pas
car tout ce que je fais
je le fais pour vous
je tue tout ce qui est faible et innocent
je brûle des maisons
et j'injecte la terreur

Mais après le chaos et la destruction
viendra le temps de la reconstruction
vous allez pouvoir vous dépêcher
réaliser vos nouveaux projets
vous allez revendre vos nouveaux chars
et vos nouvelles créations plus performantes
et plus efficaces encore
et vous exposerez mes créations
aux applaudissements
avec fierté

Regardez ce missile comme il est beau
Sans salir vos mains
en une seconde il anéantit
un village
en deux secondes une ville
oui, à part moi, qui peut faire perdurer la race des armes
l'invention des avions
des sous-marins, des kalachnikovs ?
Qui à part moi peut à ce point attiser votre intelligence
que vous puissiez toujours gagner et dominer

que grâce à votre supériorité vos lois soient appliquées
et que triomphe votre moralité

Le monde a besoin de moi
afin de faire l'histoire
et pour que les pauvres meurent
mais meurent
en héros.

2. Nous, les exilés

Nous les exilés
qui vivons à coups de calmants
Notre patrie est devenue Facebook
cela nous ouvre le ciel
fermé devant nos visages
aux frontières.

Nous, les exilés,
nous dormons en serrant contre nous
notre téléphone mobile.
Sous les lumières
des écrans de nos ordinateurs
nous nous assoupissons pleins de tristesse et nous réveillons pleins d'espoir.

Nous, les exilés,
rôdons autour de nos maisons lointaines
comme les amoureuses rôdent
autour des prisons,
espérant apercevoir l'ombre de leurs amants.

Nous, les exilés, nous sommes malades,
d'une maladie incurable.

Aimer une patrie
Mise à mort.

3. D'où es-tu ?

- D'où es-tu ?

- De Syrie.

- De quelle ville en Syrie ?

- Je suis née à Dara. J'ai grandi à Homs. Je me suis épanouie à Lattaquié. J'ai rajeuni à Banias. J'ai fleuri à Jesr Alshohor. J'ai brûlé à Hama. Je suis entrée en éruption pour Edleb. J'ai tonné à Déralzur et j'ai été éclair à Qamishli.

Et massacrée à Daraya.

- Qui es-tu ?

- Je suis celle qui leur fait peur

je suis celle qu'on emprisonne

je suis celle qu'on brûle

je suis celle qu'on tue.

C'est moi...

qui fais fleurir les arbres du cœur

quand je passe

qui fais tomber les montagnes de leur hauteur

qui fais revenir l'histoire sur ses pas

et qui colore la terre de mon soleil.

C'est moi...

celle qui crie à la face du dictateur.

Celle qui vit seulement dans les esprits nobles

celle que connaissent seulement les cœurs des héros

celle qui ne marchande pas et qui n'est pas à vendre.

Je suis le pain de la vie et son lait

mon nom est

Liberté.

Eff 4. Katerina Apostolopoulou (Grèce)

Cette maison n'a besoin de rien

Le testament du père a été retrouvé
Dans les tiroirs aveugles de la famille
Là où se garde tout ce qui a été volé entre nous
Tout ce qui a été cassé
Tout ce qui a été donné
Et que les autres n'ont pas su prendre

Il a légué à sa femme
Des clés et des serrures
Pour bien fermer les portes du passé

Qu'elle ne soit pas exposée
Aux courants froids de la mémoire

Il a légué à ses enfants
Son rire
Sa myopie
La joie du verbe et de l'Histoire
Les battements irréguliers de son cœur
Et le sens de la justice

Ils ont porté tout ça comme des habits précieux
Qui ne conviennent
Ni aux saisons
Ni à la mode

Les gens les regardaient
Avec admiration
Et pitié. (...)

Jour après jour
Ils retournaient à la mer
Les rames dans les mains
Les filets autour du cou
Et le vague à l'âme

Comment oublier ?
Comment ne pas oublier ?

Et ils pêchaient

Ils pêchaient
Et la mer était généreuse

Pendant le voyage
Les enfants demandaient
Qu'est-ce qu'il arrive aux hommes
Après la mer
Après la terre
Pendant le ciel ?

Et leur mère avait toujours une réponse

Et les semaines passaient
Et ils pêchaient
Ils pêchaient
Et la mer était généreuse

Et les enfants demandaient
Quelle est la place exacte
Où l'on doit se tenir
Dans la mer
Sur la terre
Sous le ciel ?

Et leur mère avait toujours une réponse

Et les mois passaient
Et eux partaient chaque jour plus loin
Les rames dans les mains
Les filets autour des bras
Et les vague dans l'âme
Et ils pêchaient
Ils pêchaient
Et la mer était toujours généreuse

Et les enfants demandaient
Que doit-on faire
Lorsque la mer rugit
Lorsque la terre devient aride
Lorsque les cieus se ferment ?

Et leur mère avait toujours une réponse

Et les années passaient

Et ils pêchaient
Et ils pêchaient encore
Ils vendaient leurs poissons aux marchés
Toute la ville venait acheter

Ils ont remboursé leurs dettes
La barque maintenant était à eux et ils l'avaient repeinte
La maison était à eux et leur jardin était fleuri
L'école était payée
Et la mère portait une robe toute neuve
Personne dans la ville ne les regardait plus
Comme on regarde les veuves et les orphelins

Et dans les yeux du fils et de la fille brillait toujours
la réponse maternelle :

« Il faut s'allier avec la mer
Pour sauver notre dignité sur terre
Malgré les intentions du ciel

Envers et contre tout
Comme seule arme et remède
La dignité. »

Eff. 5 – Maria-Mercé Marcal (Espagne)

2 poèmes

1. Tel L'assassin

Tel l'assassin qui revient sans mémoire
et sans oubli sur les lieux de son crime
et trouve au seuil celui qu'il croyait mort
s'en fait l'esclave sans savoir pourquoi
et devient chien veillant sur sa maison
face à la mort, à ce voleur absent
qui peut ravir le prix de sa rançon :
je revenais sur les lieux de l'amour.

2. Mon amour sans maison

Mon amour sans maison.

L'ombre de mon amour sans maison.

La balle qui traverse l'ombre de mon amour sans maison.

Les feuilles recouvrant la balle qui traverse l'ombre de mon amour sans maison.

Le vent qui arrache les feuilles recouvrant la balle qui traverse l'ombre de mon amour sans maison.

Mes yeux qui s'enracinent dans le vent qui arrache les feuilles recouvrant la balle qui traverse l'ombre de mon amour sans maison.

Mon amour se reflétant dans les yeux qui s'enracinent dans le vent qui arrache les feuilles recouvrant la balle qui traverse l'ombre de mon amour sans maison.

Eff. 6 – Israël & Palestine

2 poèmes

1. Quand les yeux s'ouvrent – Dahlia Rabikovitch (Israël)

Neige sur la cime
des montagnes
et sur Jérusalem.
Redescends, Jérusalem
et rends-moi mon enfant
Et Bethléem aussi,
rends-moi mon enfant.
Que viennent les hautes montagnes
les vent
les flots dans les ports
rendez-moi mon enfant.
Et même vous, le roseau courbé,
la tige mince dans la tempête,
les buissons secs du désert,
rendez-moi mon enfant
comme l'âme retrouve
le corps quand les yeux s'ouvrent.

2. Il est paisible, moi aussi – Mahmoud Darwich (Palestine)

Il est paisible, moi aussi.
Il sirote un thé citron
je bois un café,
c'est ce qui nous distingue.
Comme moi, il est vêtu d'une chemise rayée
trop grande.
Comme lui, je parcours les journaux du soir.
Il ne me surprend pas quand je l'observe de biais.
Je ne le surprends pas quand il m'observe de biais.
Il est paisible, moi aussi.
Il parle au serveur.
Je parle au serveur...
Un chat noir passe entre nous.
Je caresse la fourrure de sa nuit,
il caresse la fourrure de sa nuit.

Je ne lui dis pas : Le ciel est limpide aujourd'hui,
plus bleu.
Il ne me dit pas : Le ciel est limpide aujourd'hui.
Il est vu et il voit.
Je suis vu et je vois.
Je déplace la jambe gauche,
il déplace la droite.
Je fredonne une chanson,
il fredonne un air proche.
Je me dis :
Est-il le miroir dans lequel je me vois ?

Puis je cherche son regard,
mais il n'est plus là...
Je quitte précipitamment le café,
et je me dis : C'est peut-être un assassin
ou peut-être un passant qui m'a pris
pour un assassin.

Il a peur, moi aussi.

Eff. 7 – Nazim Hikmet (Turquie)

4 poèmes

1. Angine de poitrine

Si la moitié de mon cœur est ici, docteur,
L'autre moitié est en Chine,
Dans l'armée qui descend vers le Fleuve Jaune.

Et puis tous les matins, docteur,
Mon cœur est fusillé en Grèce.

Et puis, quand ici les prisonniers tombent dans le sommeil
quand le calme revient dans l'infirmerie,
Mon cœur s'en va, docteur,
chaque nuit,
il s'en va dans une vieille
maison en bois à Tchamlidja

Et puis voilà dix ans, docteur,
que je n'ai rien dans les mains à offrir à mon pauvre peuple,
rien qu'une pomme,
une pomme rouge : mon cœur.

Voilà pourquoi, docteur,
et non à cause de l'artériosclérose, de la nicotine, de la prison,
j'ai cette angine de poitrine.

Je regarde la nuit à travers les barreaux
et malgré tous ces murs qui pèsent sur ma poitrine,
Mon cœur bat avec l'étoile la plus lointaine.

2. De la prison d'Istanbul

À Istanbul dans la cour de la maison d'arrêt,
après la pluie, un jour d'hiver ensoleillé,
alors que
les nuages,
 les tuiles rouges,
 les murs
 et mon visage
frissonnent dans les flaques d'eau sur le sol,
assumant
 tout le courage
 toute la lâcheté
 toute la force
 toute la faiblesse
 que je porte en moi,
j'ai pensé à l'univers,
 à mon pays,
 j'ai pensé à toi.

3. Nostalgie

Cela fait cent ans
que je n'ai pas vu ton visage
que je n'ai pas passé mon bras
autour de ta taille
que je ne vois plus mon visage dans tes yeux
cela fait cent ans que je ne pose plus de question
à la lumière de ton esprit
que je n'ai pas touché à la chaleur de ton ventre.

Cela fait cent ans
qu'une femme m'attend
dans une ville.
Nous étions perchés sur la même branche,
sur la même branche
nous en sommes tombés, nous nous sommes quittés
entre nous tout un siècle
dans le temps et dans l'espace.
Cela fait cent ans que dans la pénombre
je cours derrière toi.

4. Dimanche

Aujourd'hui c'est dimanche.
Pour la première fois aujourd'hui
ils m'ont laissé sortir au soleil,
et moi,
pour la première fois de ma vie,
m'étonnant qu'il soit si loin de moi
qu'il soit si bleu
qu'il soit si vaste
j'ai regardé le ciel sans bouger.
Puis je me suis assis à même la terre, avec respect,
je me suis adossé au mur blanc.
En cet instant, pas question de gamberger.
En cet instant, ni combat, ni liberté, ni femme.
La terre, le soleil et moi.
Je suis heureux.

Eff. 8 – Nazim Hikmet (Turquie)

Autobiographie

Je suis né en 1902

je ne suis jamais revenu dans ma ville natale

je n'aime pas les retours.

À l'âge de trois ans à Alep je fis profession de petit-fils de pacha

à dix-neuf ans d'étudiant à l'université communiste de Moscou

à quarante-neuf ans à Moscou d'invité du Comité Central,

et depuis ma quatorzième année j'exerce le métier de poète...

Il y a des gens qui connaissent toutes les espèces d'herbes

d'autres celles des poissons

moi celles des séparations.

Il y a des gens qui peuvent citer par cœur le nom des étoiles

moi ceux des nostalgies.

J'ai dormi dans des prisons et de grands hôtels aussi,

J'ai connu la faim et aussi la grève de la faim et il n'est pas de mets auxquels je n'aie goûté.

À trente ans on a voulu me pendre.

À quarante-huit ans on a voulu me donner le Prix mondial de la Paix

et on me l'a donné.

L'année de mes trente-six ans j'ai parcouru en six mois

quatre mètres carrés de béton.

Dans ma cinquante-neuvième année j'ai volé de Prague à La Havane en dix-huit heures.

Je n'ai pas vu Lénine, mais j'ai monté la garde

près de son catafalque en 1924,

En 1961 le mausolée que je visite, ce sont ses livres.

On s'est efforcé de me détacher de mon parti

ça n'a pas marché

et je n'ai pas été écrasé sous les idoles qui tombent.

En 1951 sur une mer, avec un jeune camarade,

j'ai marché vers la mort.

En 1952, le cœur fêlé allongé sur le dos,

quatre mois j'ai attendu la mort.

J'ai été fou de jalousie des femmes que j'ai aimées.

Je n'ai même pas envié Charlot.

J'ai trompé mes femmes.

Je n'ai jamais médité derrière le dos de mes amis.

J'ai bu sans devenir ivrogne,
par bonheur, j'ai toujours gagné mon pain à la sueur de mon front.
Si j'ai menti c'est qu'il m'est arrivé d'avoir honte pour autrui,
j'ai menti pour ne pas peiner un autre,
mais j'ai aussi menti sans raison.

J'ai pris le train, l'avion, l'automobile,
la plupart des gens ne peuvent le faire
je suis allé à l'opéra
la plupart des gens ne peuvent y aller
et en ignorent même le nom,
mais là où vont la plupart des gens, je n'y suis pas allé depuis 1921 :
à la mosquée, à l'église, à la synagogue, au temple, chez le sorcier,
mais j'ai lu quelque fois dans le marc de café.

Mes écrits sont publiés dans trente ou quarante langues
mais interdits dans ma Turquie en turc.

Je n'ai pas eu de cancer jusqu'à présent
je ne suis pas obligé de l'avoir.
Je ne serai pas premier ministre et caetera
et je n'ai aucun goût pour ce genre de travail.
Je n'ai pas non plus fait la guerre
je ne suis pas descendu en pleine nuit dans les abris
je ne me suis pas retrouvé sur les routes
sous les avions descendant en piqué
mais à l'approche de la soixantaine je suis tombé amoureux.

Pour être bref camarades
aujourd'hui à Berlin bien que crevant de tristesse
je puis dire que j'ai vécu comme un homme
mais ce qu'il me reste à vivre
et ce qui peut m'arriver
qui le sait ?

11 septembre 1961, Berlin-Est.